

LA QUESTION DE L'HYPNOSE D'EFFROI¹

Mário Eduardo COSTA PEREIRA

L'hypnose a-t-elle le pouvoir d'éclairer l'énigme de la nature de la foule? Telle est l'interrogation de ce texte <<Psychologie des masses et analyse du moi>>, fondamental pour la question de l'hypnose.

Dans la logique interne de cet écrit, c'est la mise en lumière du rapport intime liant état amoureux et hypnose qui permet à Freud de poser le problème de l'implication libidinale de la masse. L'hypnose et la cohésion de la foule autour du meneur sont toutes deux des formes particulières de l'état amoureux, comme l'exprime la formule de Freud: <<état amoureux avec l'exclusion des tendances sexuelles>>. Ceci lui semble si évident qu'il en vient même à affirmer que <<l'hypnose n'est pas un bon objet de comparaison avec la formation en masse parce qu'elle est plutôt identique à celle-ci>> [18, p. 53].

Et pourtant, au fil de son argumentation, Freud butte précisément sur le point où apparaît ce en quoi le phénomène hypnotique n'est pas de l'amour, sur une dimension qu'il qualifie d'<<incomprise>> et de <<mystique>>:

<<L'hypnose résoudrait pour nous, tout uniment, l'énigme de la constitution libidinale d'une masse, si elle même ne comportait pas en outre des traits qui se soustraient à l'élucidation rationnelle donnée jusqu'à présent - l'état amoureux avec exclusion des tendances directement sexuelles. Il y a encore beaucoup de choses en elle dont il faut reconnaître qu'elles sont incomprises, qu'elles sont mystiques. Elle comporte une adjonction de paralysie [Lähmung] provenant du rapport d'un être surpuissant à un être impuissant, en désaide [hilflosen], ce qui en quelque sorte fait la transition avec l'hypnose d'effroi [Schreckhypnose] des animaux.>> [18, p. 53]

Affirmation déconcertante - Freud la pose comme telle - car l'hypnose apparaît ici non plus dans la perspective de la fascination amoureuse (le chapitre en question s'appelle justement <<État amoureux et hypnose>>) mais de l'effroi [Schreck], l'affect propre à la situation traumatique que fuit l'appareil psychique. De cette façon, le recours à l'hypnose qui devrait élucider la structure libidinale de la foule fait paradoxalement émerger une dimension à la fois hypnotique et terrifiante du rapport entre surpuissant et impuissant.

¹ PEREIRA, MEC - *La question de l'hypnose d'effroi*. *Revue Internationale de Psychopathologie*, 13: 51-72, 1994.

Ce passage fulgurant n'est pas sans questionner sous un jour nouveau la condition première décrite par Freud du nouveau-né en détresse [*hilflos*] qui se trouve dans un rapport fondateur avec l'adulte tout-puissant du point de vue de sa survie. A la lettre, le terme d'*Hilflosigkeit* - <<condition de celui délaissé sans secours>> - exprime dans la langue de Freud cet état de total abandon du petit humain à l'assistance de l'adulte secourable [*hilfreiche Individuum*], ce qui implique dès lors d'accorder une place à cet autre.

Le présent article s'inscrit dans le cadre plus vaste d'une recherche doctorale² sur la psychopathologie des états de panique d'un point de vue psychanalytique. Dans cette thèse, notre hypothèse de travail est que l'étude de la notion freudienne d'*Hilflosigkeit* permet de situer le problème de la panique - actuellement objet d'approches presque exclusivement empiriques et objectivantes - dans des termes proprement métapsychologiques (pour plus de détails nous renvoyons à notre article <<La panique et la négativité: contribution à une approche psychanalytique des états de détresse>>, *Psychanalyse à l'Université*, 1992, 17, 67, pp. 115-140). Une telle hypothèse amène directement à interroger la nature de cette relation fondatrice, dans laquelle l'individu impuissant se trouve entièrement livré à l'intervention et au désir d'un autre, lequel au départ n'est même pas saisi comme tel. Ainsi que le fait remarquer P. Fédida, ce qui peut se distinguer comme <<un adulte>> au regard du tout petit enfant, c'est un volume, une masse. La toute-puissance, ce serait cela.

La référence à cette énigmatique expression d'<<hypnose d'effroi des animaux>> offre ainsi l'intérêt de poser le problème de la détresse d'emblée à partir de l'interrogation sur la place de l'autre dans ce moment décisif, en même temps qu'elle invite à penser la dimension d'une paralysie terrifiante que peut signifier cette situation.

Il s'agit ainsi d'explorer une voie déjà esquissée chez Freud et développée à sa suite dans une certaine direction par Ferenczi. L'examen de la capacité métaphorique de l'<<hypnose d'effroi des animaux>> est alors, de par le contexte où elle a été évoquée par Freud, un travail d'élaboration métapsychologique du problème de l'*Hilflosigkeit*. Ceci, bien-entendu, à condition que le sens de celle-ci soit compris non pas dans la réalité du contexte biologique qu'elle évoque mais avant tout comme référence-support pour une mise en figure d'un processus ayant sa consistance dans et par l'expérience psychanalytique.

² Thèse en cours au Laboratoire de Psychopathologie Fondamentale, de l'Université Paris 7, sous la direction de M. le Professeur Pierre Fédida.

C'est aussi pour cela que nous avons préféré traduire le mot allemand *Hilflosigkeit* tout simplement par <<détresse>> et non par le néologisme <<désaide>>, créé par les traducteurs français des **Oeuvres Complètes de Freud** [4, p. 94]. A notre avis, <<désaide>> voile la relative familiarité du mot allemand et sa dimension d'état affectif. Mais, surtout, une telle traduction relève déjà d'une certaine interprétation de la notion d'*Hilflosigkeit* dans l'oeuvre freudienne, insistant sur l'aspect fondamentalement objectif de l'impuissance psycho-motrice du petit enfant et sur son besoin d'aide, tel que l'exprime explicitement le **Vocabulaire de la Psychanalyse** [25, pp. 122-123], interprétation à laquelle souscrivent apparemment les auteurs de **Traduire Freud** [4, p. 94]. Avec <<détresse>>, nous pensons rester dans un champ de signification assez proche du terme allemand. Nous utilisons ainsi le mot le plus couramment rencontré dans les traductions et respectons le degré d'insertion du terme dans la langue commune, tout en maintenant une certaine distance à l'égard d'une interprétation insistant sur une prétendue primauté de l'aspect objectif de la détresse humaine.

Cette démarche qui vise à réintroduire la dimension métaphorique dans un terme apparemment aussi strictement <<scientifique>> que celui d'<<hypnose d'effroi des animaux>> n'est pas sans évoquer ce que Roger Caillois donnait comme fondement à ses études sur les phénomènes mimétiques des animaux et plus particulièrement celle sur la mante religieuse [7]. Il essaye d'élaborer par là des problèmes aussi foncièrement psychopathologiques que l'expérience de l'espace schizophrénique, les fondements de l'angoisse et la structure interne de ce qu'il appelait <<la psychasthénie légendaire>> [8] (on se souviendra de l'importance de ces travaux pour les développements ultérieurs des théories de Lacan sur le stade du miroir et sur l'angoisse).

Caillois situe sa tentative dans le champ de <<la communication lyrique des synthèses de l'imagination>> [7, p. 23]. La portée de cette dimension lyrique s'explique plus nettement lorsqu'il présente le bilan qu'il a effectué sur la nomenclature des mantes religieuses. Nous y trouvons des noms tels que: <<mante simulacre>>, <<mante supersticieuse>>, <<mante lune>>, <<mante ornée>> et même <<mante à deux mamelons>> ou encore ce genre de mantes nommé <<éphrodites>>, <<littéralement: qui invitent à l'amour>>. Ce qui l'amène à conclure: <<Il faut le constater: en majeure partie, ces qualificatifs sont purement et simplement lyriques>> [7, p. 25, souligné par nous].

Ainsi notre démarche consistera à puiser à cette source, offerte par Freud, qu'est l'image de <<**L'hypnose d'effroi des animaux**>>, enracinée dans la culture et qui comporte en elle la puissance - lyrique - du langage et de la mise en figure de représentations.

A certains égards, un tel dispositif ne peut que supposer, dans les descriptions et approches culturellement établies de l'hypnose d'effroi, une fiction en puissance - fût-elle scientifique. Mais un tel bouleversement mythique des certitudes dites objectives peut à juste titre revendiquer le statut de **métapsychologique**, si l'on se place dans la perspective de la dimension de liberté spéculative de l'oeuvre freudienne.

L'hypnose d'effroi des animaux

L'usage qu'en fait Freud l'illustre, le terme d'hypnose d'effroi est lié avant tout à un phénomène observé chez l'animal. Cependant, le choix du terme <<**Schreckhypnose**>> implique déjà une interprétation ou, tout au moins, une adhésion implicite à certaines positions théoriques qui cherchaient à rendre compte d'un phénomène plus général qu'on appellera <<**hypnose animale**>>, en attribuant à l'expérience de terreur un rôle causal. Pour présenter ce phénomène, nous nous appuyerons largement sur l'excellent article de Léon Chertok <<**L'hypnose animale**>> [9], paru en 1964 dans le livre <<**Psychiatrie animale**>>, organisé par A. Brion et H. Ey.

Ce qu'on appelle l'hypnose animale est d'abord un phénomène observable dans des conditions naturelles et décrit depuis longtemps par les recherches éthologiques. Il s'agit là de l'état de paralysie et de fascination dans lequel plongent certaines espèces lorsque l'animal se trouve impuissant et sans possibilité de fuite devant le prédateur. R. Kipling nous en donne une description saisissante dans son <<**Livre de la jungle**>>, avec l'enchantement exercé par le python Kaa sur le peuple singe.

Plusieurs hypothèses ont été formulées pour expliquer ce phénomène quoique la plupart n'aient pas fait l'objet de recherches systématiques.

Darwin considère que ce comportement, selon lui d'ordre défensif, consiste en une sorte de <<mort simulée>> [27], par laquelle l'animal garde un mince espoir de s'échapper, le prédateur se désintéressant d'une proie déjà morte. Cette hypothèse soulève dès lors l'idée fort stimulante que l'animal a la faculté de réaliser l'imagination d'être laissé pour mort. Néanmoins,

cette hypothèse auto-conservatrice a été fermement contestée. Chez certaines espèces, un tel comportement défensif n'existe pas et pourtant il leur serait fort utile dans la mesure où leurs prédateurs refusent une proie déjà morte. Au contraire, d'autres espèces présentent ce type de comportement sans que pour autant il empêche l'attaque du prédateur. Autant des faits qui mettent en question l'interprétation adaptative de Darwin. Pavlov, par exemple, pour expliquer ce même phénomène avançait l'hypothèse d'une inhibition corticale liée à la situation terrifiante, mais sans aucun caractère adaptatif. D'autres explications ont été proposées, certaines suggérant une désorientation spatiale associée à l'effroi éprouvé, ou encore une <<immobilité tonique>> provoquée par la crainte. Ainsi, même au niveau d'une problématique strictement éthologique, l'hypnose animale comporte historiquement une dimension <<incomprise>>, son caractère d'auto-conservation étant loin d'être évident.

Il est fort contestable que ce phénomène de fascination observé chez les animaux puisse avoir quoi que ce soit de commun avec les états hypnotiques produits chez l'homme. Cette question de base n'a pas échappée aux premiers théoriciens du problème. Précisément, un des points de clivage entre les différentes théories est celui des rapports entre ce qui se passe chez l'animal et ce qui se passe chez l'homme. Du point de vue d'une recherche métapsychologique, il suffit pour le moment de souligner le fait non négligeable que ces deux phénomènes - et chez l'animal et chez l'homme - ont culturellement reçu le même nom.

Un des aspects ayant contribué peut-être le plus profondément à cette dénomination commune est le fait encore plus intéressant que des états de complète paralysie et de soumission très semblables à ceux observés dans l'hypnose humaine peuvent être obtenus chez les animaux par des techniques spécifiques (désignées d'ailleurs chez certains auteurs par le terme de <<suggestion>>). Ces techniques sont connues depuis des siècles et on en trouve des témoignages même dans l'Ancien Testament. Dans la culture populaire, elles étaient présentées comme des curiosités dans les foires et réunions publiques (selon Chertok, c'est dans ces circonstances que des personnages aussi importants que Braid, Charcot et Freud auraient pris connaissance de ce phénomène).

Les expériences les plus connues sont certainement celles du père allemand **Athanasius Kircher** (1601-1680), auteur des premières études systématiques sur cette question, réalisées à partir de son célèbre <<*Experimentum mirabile de imaginatione gallinae*>> (à Rome, 1646). La technique d'hypnotisation de Kircher consistait à tenir fermement une poule dont on avait préalablement attaché les pattes et qu'on avait couchée le poitrail contre une planche. Après un

certain temps d'agitation, l'animal finissait par se calmer. Ensuite, l'expérimentateur faisait une trace à la craie sur la planche, juste devant son bec. La poule le regardait et restait alors immobile même si on lui détachait les pattes. Son attitude devenait complètement passive et son état ressemblait au sommeil. Cet état durait quelques minutes et une très forte stimulation était généralement nécessaire pour la <<réveiller>> car l'intensité et la profondeur du <<sommeil>> pouvaient être très importantes. Chertok rapporte l'explication que Kircher donnait lui-même de son expérience:

*<<Au moment où on la saisit, la poule éprouve une grande frayeur et se débat pour se libérer. Elle continue à s'agiter quelque peu après qu'on lui a lié les pattes, puis, devant l'inutilité de ses efforts, elle "se soumet à son vainqueur." Lorsque celui-ci la détache, elle ne s'enfuit pas pour autant, car sa "**vehemens animalis imaginatio**" interprète le trait comme un lien et elle reste frappée de stupeur.>> [9, p. 446]*

Et Chertok d'ajouter ensuite:

<<Notons qu'en invoquant la peur, la soumission, l'imagination de la poule pour rendre compte du phénomène, le P. Kircher inaugure en quelque sorte l'explication psychologique de l'hypnose animale.>> [9, p. 446]

Ainsi, déjà chez Kircher, il est possible de repérer l'explication selon laquelle un état d'extrême terreur, dans une situation vécue comme sans échappatoire vis-à-vis d'un autre terrible et invincible, pourrait conduire à une transe hypnotique.

Il est important de rappeler ici que Kircher, qui auparavant avait publié ses recherches scientifiques sur l'aimant, croyait que l'animal subissait l'effet d'influences magnétiques. A la suite de ses expériences, beaucoup s'intéressèrent à ce phénomène, se servant d'aimants pour leurs manipulations hypnotiques sur les animaux. Ces idées et procédés sont en rapport avec la notion de <<magnétisme animal>> que Mesmer allait rendre célèbre presque deux siècles plus tard et qui constitue historiquement une des premières tentatives d'explication de l'hypnose chez l'homme.

Pour expliquer ce phénomène hypnotique animal, dont on a d'ailleurs noté qu'il pouvait être induit sur d'innombrables espèces, la plupart des auteurs sont d'accord sur un point: l'essentiel, pour obtenir cet effet, est l'attitude ferme et décidée de l'hypnotiseur à l'égard de l'animal, contraint à l'immobilité pendant un certain temps. D'autres manoeuvres adjuvantes

(c'est le cas du trait à la craie) peuvent rendre l'«hypnose» plus profonde et/ou plus prolongée, mais leur statut semble être toujours secondaire par rapport à cette soumission forcée de l'animal face à la position dominatrice de l'homme. L'être surpuissant s'impose en se montrant tel.

Czermak [9 et 11] a vraisemblablement été un des premiers à comprendre - et même à décrire - ce phénomène en termes d'«hypnose». Dans ses travaux de 1872-73, il suggère que les manipulations faites sur l'animal induisaient une sorte d'état hypnotique voisin du sommeil, correspondant à une inhibition du système nerveux.

Un des plus importants défenseurs de l'idée que la terreur induite par une personne en position dominatrice avait des capacités hypnotiques fût le médecin américain G. M. Beard, dont Freud connaissait déjà les travaux sur la neurasthénie. Tout comme Ferenczi, mais quelques années plus tôt, Beard étudie l'utilisation de l'induction hypnotique pour le dressage des chevaux et arrive lui aussi à la conclusion que c'est la peur et non pas l'amour qui soumet [9, p. 450].

Pour Danilewski, l'hypnose animale provoquée par la peur a le sens d'un renoncement à la lutte devant une force supérieure, une sorte de paralysie de la volonté.

<<Danilewski pense que l'hypnose animale est de même nature que l'hypnose humaine, et, comme cette dernière, basée sur la suggestion. [...] Lorsque l'hypnotisation s'opère à l'aide de passes, l'analogie entre les deux hypnoses est encore plus frappante: "ces dernières par suite d'une imagination exaltée, jouent pour l'homme le même rôle d'agents de violence extérieure que les mains de l'observateur dans l'hypnotisation de l'animal. Ici nous avons affaire à des actes psychiques inconscients et instinctifs".>> [9, p. 449 - souligné dans le texte]

Ainsi, chez Danilewski, ce comportement de l'animal reçoit un statut d'«acte psychique» à part entière et est rapproché de l'hypnose humaine.

C'est dans une approche à la fois métaphorique et «réaliste» du phénomène de l'hypnose animale qu'en 1913 - c'est-à-dire presque huit ans avant «**Psychologie des masses**» - Ferenczi écrit ce court article, fort étrange à première vue, intitulé «**Le dressage d'un animal sauvage**» [16]. Il y rapporte la façon dont un dresseur réussit à dresser un cheval prétendu "indomptable". Celui-là traite le cheval avec fermeté, poussant des cris et adoptant une expression corporelle agressive et décidée. Cette attitude alterne avec des moments de profonde douceur, où il parle à l'animal d'une voix conciliante et chaleureuse. Il en résulta un dressage complet et durable. Ferenczi s'appuie sur cette expérience pour proposer alors sa fameuse

distinction entre les deux natures d'induction hypnotique: l'hypnose dite **maternelle** dont le processus repose sur les aspects tendres du rapport de l'hypnotiseur à l'hypnotisé et l'hypnose **paternelle**, induite par la terreur et la crainte extrêmes.

Introduisant la dimension de la terreur dans l'intelligence des processus hypnotiques, Ferenczi ouvre une des voies par lesquelles il allait désormais essayer de déterminer la <<métapsychologie des processus psychiques et de la cure>>. Pour lui, la violence de l'adulte sur l'enfant fait que celui-ci n'a d'autre issue que de se constituer sa propre psychopathologie pour rendre compte de cette violence de l'autre envers lui-même. Dans le même mouvement, il conçoit alors le processus de la cure analytique conçue dès lors comme élaboration de ces expériences traumatiques dans un nouveau cadre de réponses. Selon Ferenczi, le retour du refoulé dans la cure n'apporte pas la guérison mais la mort du sujet parce qu'il n'y a pas de lieu dans le psychique pour le retour du traumatique en tant que tel.

Du point de vue d'une interrogation sur les fondements métapsychologiques de la notion d'*Hilflosigkeit*, la contribution ferenczienne sur le statut de l'hypnose est centrale. Elle invite à penser non seulement que le rapport entre l'adulte et l'enfant (dans lequel la <<différence des langues>> de la passion et de la tendresse est une dimension majeure) peut assumer un caractère absolument terrifiant mais aussi que cette expérience terrifiante a un caractère actif et peut être incorporée à la structure subjective en constitution de l'enfant. Comme le souligne Cahn [6], pour Ferenczi le danger extérieur subit une introjection, devenant par là important au regard du moi. Et encore plus radicalement, il s'agit là de concevoir une modalité de constitution subjective au moyen du terrifiant. Il nous faut, pour cette recherche, situer la portée métapsychologique de la conclusion frappante de Ferenczi, au terme de <<Le dressage d'un animal sauvage>>: l'excès de terreur peut <<dresser>> l'enfant.

Ainsi, un premier bilan même limité montre que la question de l'hypnose d'effroi des animaux met en premier plan cette étrange combinaison de paralysie et de fascination qui s'instaure précisément là où la terreur est la plus intense. Cette image pleine de ressources <<lyriques>> est reprise par Freud pour pouvoir parler des limites non pas de l'hypnose mais de l'amour à l'intérieur de l'expérience hypnotique. La référence à l'hypnose d'effroi permet ainsi d'articuler ces deux thèmes dont l'obscur imbrication a toujours hantée toute approche de la détresse humaine.

Terreur et fascination

La réflexion philosophique, en particulier celle liée à la tradition phénoménologique, insiste elle aussi sur rapport entre terreur et fascination.

Kierkegaard, dans son texte magistral <<Le concept de l'angoisse>>, se servait déjà du vertige pour fonder le rapport entre l'angoisse et le regard fasciné:

<<On peut comparer l'angoisse au vertige. Quand l'on vient à plonger dans un abîme, on a le vertige, ce qui vient autant de l'oeil que de l'abîme, car on aurait pu ne pas y regarder.>> [22, p. 66. La formulation soulignée l'a été par nous]

Soulignant cet arrêt de l'oeil sur l'abîme, Kierkegaard met en évidence l'énigme de l'attraction de l'abîme: dans le rapport entre angoisse et fascination, il y a quelque chose qui semble attirer l'oeil vers l'abîme. Ce passage est d'autant plus important que, chez Kierkegaard, l'angoisse est dimension de la profondeur de l'existence humaine: plus on est humain, plus l'angoisse est profonde. Selon lui, l'angoisse est de l'ordre de l'instant, le point où se rencontrent le présent et l'éternel. Autrement dit, dans l'angoisse l'homme retrouve la dimension du Néant qui est de l'ordre de l'éternel (dans <<*Was ist Metaphysik?*>>, Heidegger expose, sur la voie de Kierkegaard, sa thèse selon laquelle l'angoisse dévoile le Néant). Ce peut être une voie susceptible d'éclairer certains aspects du vécu dans les situations traumatiques, telles les expériences de brutale révélation d'une vérité existentielle de caractère absolu.

Chez Heidegger, la question de l'angoisse est aussi posée sous le prisme de la fascination. Pour lui, la fascination n'est pas fascination du Néant, qui se donne à connaître dans l'expérience de l'angoisse, car le Néant est foncièrement répulsif:

<<Dans l'angoisse, il y a un mouvement de "recul devant...", mouvement qui sans doute n'est plus une fuite mais un repos sous une fascination [sondern eine gebannte Ruhe]. Ce "recul-devant..." [Zurück vor] prend du Néant son issue. Le Néant n'attire pas à soi; au contraire, il est essentiellement répulsion.>> [21, p. 55. Les passages soulignés l'ont été par nous.]

Littéralement, <<*eine gebannte Ruhe*>> signifie plutôt <<un repos banni>> et non <<un repos sous une fascination>>. Mais cette traduction met en évidence cet aspect d'ébranlement qui a lieu devant [*Zurück vor*].

L'énigme du lien qui unit la fascination à l'angoissant - essentiellement répulsif - prend une nouvelle dimension avec la précision établie par Juliette Boutonier à propos du même passage de Heidegger, cité ci-dessus:

<<[...] ce "repos sous une fascination", nous préférierions dire: cet arrêt sous une fascination, car il s'agit d'immobilité plus que de repos.>> [5, p. 45]

L'argumentation de J. Boutonier tient à ce que le Néant, en repoussant de lui, est en même temps repoussé <<par le maléfice de cette présence "néantissante">>. Ainsi, ce questionnement sur la fascination rejoint la dimension indiquée par Freud - celle de **la paralysie**.

Même dans l'approche analytico-existentielle de Binswanger, cette même image de l'abîme et du gouffre est employée pour déterminer l'état de paralysie de celui frappé par la terreur:

<<Dans la terreur, la présence ne peut "se tenir fermement sur terre", mais elle perd l'appui du sol qui la fonde et ses yeux sont fascinés par le gouffre de ce sol qui se dérobe. La bouche ouverte qui se fige dans un cri muet, les yeux fixes, les membres paralysés expriment aussi bien l'impossibilité de pouvoir saisir, "propre à l'écrasante terreur que l'impossibilité de se ressaisir" et "l'impossibilité de changer de place" à la vue de ce gouffre>>. [2, p. 47. Le passage souligné l'a été par nous]

Cette évocation par Binswanger de <<l'impossibilité de changer de place>> devant le terrifiant pose la question de l'écrasement du langage (qui crée les lieux - cf. le suggère P. Fédida dans les articles <<**La théorie des lieux**>>, I et II) [14] et par conséquent, de la capacité de mise en figure qui rendrait la situation susceptible d'une quelconque élaboration. Dans <<**Rêve et existence**>> [3], texte où sa conception du langage est exprimée de façon magistrale, Binswanger refuse d'emblée la formulation qui voudrait que le langage soit subordonné aux sensations corporelles et la métaphore déterminée par la structure vivante de l'organisme. Pour lui, le langage reçoit sa capacité métaphorique de son pouvoir d'<<harmonie>> avec les structures ontologiques. La structure ontologique essentielle - à savoir la possibilité de la chute, du mouvement du haut vers le bas - <<est la source où viennent puiser le langage, l'imagination poétique et, surtout, le rêve>> [3, p. 202]. Ainsi, à travers un poème dont le thème est la chute d'un oiseau de proie <<touché au plus haut de son fier envol>>, Binswanger montre que:

<<Ici, ce n'est plus le langage qui crée en tant que tel mais le seul poète, même s'il lui emprunte le trait essentiel de la chute exactement comme le langage lui-même a puisé celui-ci à la source même de l'être humain.>> [3, p. 203]

Il n'y a donc pas primauté accordée au langage quoique Binswanger affirme que <<...le langage est ce qui, pour nous tous, "rêve et crée" bien avant que l'individu se soit mis à rêver et à créer>> [3, p. 199].

La perspective ouverte par Binswanger permet de penser la <<mystique>> paralysie de l'hypnose d'effroi à travers la dimension de l'écrasement du rêve-langage, instance fondatrice de toutes les possibilités d'appréhension subjective de l'expérience. Etre paralysé, c'est ne plus pouvoir changer de place. Le langage, tel que l'exprime P. Fédida dans sa <<**théorie des lieux**>> [14] avant évoquée, c'est qui crée les lieux et permet des changements, fussent-ils de l'ordre du rêve et de la création.

Si, d'un côté toute la pensée moderne traitant de l'angoisse n'a pas cessé de montrer l'association entre la terreur et la fascination, Freud, lui, en évocant <<l'hypnose d'effroi>>, permet de renouveler la question en lui donnant une pertinence dans l'expérience psychanalytique. Très particulièrement, lorsqu'il insiste sur l'aspect <<hypnotique>>, Freud déplace la question d'une perspective purement économique du traumatisme vers une problématisation de la place de l'autre - surpuissant - et particulièrement de la dimension de son regard, dans la détermination de ces états.

Freud: de la paralysie d'angoisse à la <<Schreckhypnose>>

Ce rappel partiel des théories sur l'hypnose animale permet de mieux situer le contexte d'où émerge la référence à l'hypnose d'effroi sous la plume de Freud. Parmi les différentes explications disponibles à l'époque pour rendre compte de l'<<hypnose animale>>, nous voyons que Freud était à l'évidence proche de celle qui expliquait la paralysie et complète soumission de l'animal par l'énorme terreur que celui-ci éprouvait - c'est pourquoi il a employé le terme <<**Schreckhypnose**>>.

Chez Freud, le recours à l'expression d'hypnose d'effroi s'inscrit dans le sillage d'un questionnement beaucoup plus ancien sur le caractère strictement irréductible de l'angoisse à une quelconque fonction d'adaptation. Ceci revient à différents moments de son oeuvre et toujours

sous la forme d'une énigme, d'une question insistante. Dans les <<Conférences d'introduction à la psychanalyse>>, par exemple, Freud se sert de l'image d'un animal effrayé pour refuser à l'angoisse toute portée adaptative:

<<L'animal effrayé éprouve de l'angoisse et fuit, mais seule la fuite est rationnelle, tandis que l'angoisse ne répond à aucun but.>> [17, pp. 371-372. Le mot souligné l'a été par Freud.]

Il est clair que la question de l'hypnose d'effroi n'est pas sans soulever la problématique liée à la notion freudienne de *Realangst*, et la confrontation avec celle-ci permettra de commencer à situer l'hypnose d'effroi dans un plan plus spécifiquement psychanalytique. Le terme *Realangst* est rendu dans le <<Vocabulaire de la psychanalyse>> [25] par <<angoisse devant un danger réel>> et dans <<Traduire Freud>> [4] par <<angoisse de réel>>. Dans sa <<Problématiques-I: L'angoisse>> [26], Jean Laplanche approfondit la critique de cette notion, déjà amorcée dans le <<Vocabulaire>>. Il y montre que la *Realangst* n'est pas à comprendre dans le sens d'une quelconque intuition, fût-elle innée, de la réalité d'un danger par rapport à l'auto-conservation. Reprenant les propres arguments de Freud, Laplanche insiste sur l'extraordinaire manque de schémas innés de préparation contre le danger, qu'une simple observation rend évident. Laissé seul, très vite le petit enfant s'exposera à des situations objectivement dangereuses pour lui. La <<découverte>> de la peur <<auto-conservatrice>> n'est que la conséquence d'un investissement libidinal narcissique du propre corps et cela par le contact avec le monde adulte. La *Realangst* suppose donc une économie libidinale narcissique implantée et structurée.

Les limites d'une pensée psychologisante y apparaissent nettement. Précisément là où la <<compréhension psychologique>>, au sens jasperien, pourrait attendre une réponse de lutte ou de fuite, plus appropriées du point de vue de l'auto-conservation, Freud désigne l'énigme d'un état de paralysie qui défie cette perspective purement phénoménologique pour rendre toute la complexité des éléments en jeu.

Cette problématique revient également dans le contexte de la nouvelle théorie de l'angoisse (cf. <<Inhibition, symptôme et angoisse>>, 1926) où Freud parle cette fois-ci d'une <<paralysie d'angoisse>>:

<<Dans le danger de réel [**Realangst**] nous développons deux réactions, la réaction affective, l'éruption d'angoisse et l'action de protection. Il est à prévoir qu'il adviendra la même chose avec le danger de pulsion. Nous connaissons le cas de l'action conjointe, appropriée à une fin, des deux réactions, l'une donnant le signal pour l'instauration de l'autre, mais aussi le cas inapproprié à une fin, celui de la paralysie [**Angstlähmung**] d'angoisse, où l'une se propage aux dépens de l'autre.>> [19, p. 280. Le passage souligné l'a été par nous.]

Freud formule par là l'échec de toute tentative d'expliquer fonctionnellement l'angoisse chez l'être humain et montre le caractère <<incompréhensible>> de la paralysie dans les conditions extrêmes. L'expérience de certaines situations-limite engendre la paralysie par un débordement immaîtrisable d'excitation. C'est le noyau même de la situation traumatique. Mais c'est seulement lorsque l'état de terreur est vécu en rapport à l'être surpuissant qu'un état de fascination s'instaure côte-à-côte avec la terreur.

Celle-ci est la contribution nouvelle apportée par l'allusion à la *Schreckhypnose* dans <<**Psychologie des masses et analyse du moi**>>, située temporellement entre les deux textes précédemment cités. Nous avons vu la remarquable importance accordée par ces théoriciens de l'<<hypnose animale>> à l'expérience d'effroi produite par l'image terrifiante de l'autre sous l'aspect de l'être surpuissant. Cette dimension n'a pas échappée à Freud et elle constitue pour lui la face <<incomprise>> et <<mystique>> de l'hypnose. Chez Freud la référence à l'hypnose d'effroi prend ainsi la consistance d'une vraie question d'ordre métapsychologique car là où la fascination devrait être une forme de l'amour, elle surgit en rapport à la terreur et à la détresse de l'être impuissant face à l'être surpuissant. Le problème est de savoir si le lieu d'émergence de la terreur est le même que celui de la fascination. Mais quel sens donner alors à la fascination et à l'hypnose?

Un regard s'impose

Pour parler de cette expérience de fascination liée à la terreur, tant la langue commune que le jargon du spécialiste insistent: <<regard>>. Cette insistance donne à supposer que le rapport entre l'être surpuissant et l'être impuissant dans la *Schreckhypnose* comporte un <<dispositif optique>>, selon l'expression de Pierre Fédida, structuré autour du regard, qui organise ce rapport et qui en détermine les conséquences.

Claude Barrois, qui a étudié les névroses traumatiques en s'appuyant sur une vaste expérience clinique auprès de patients ayant vécu des situations extrêmes comme la guerre, évoque le regard fascinant comme structurant du rapport terrifiant. Lui aussi recourt à une image d'enchantement animal pour présenter le problème de l'état de terreur:

<<...le cauchemar et avec lui tout le syndrome psychotraumatique, exerce une séduction, déclenchée par ce que nous nommerons l'éblouissante réalité de l'horreur. Ceci ne va pas sans évoquer la relation au cobra royal et aux charmeurs de serpent en Orient. L'oeil du cauchemar, c'est le regard du cobra, et le quitter des yeux revient à signer son arrêt de mort.>> [1, p. 173]

Le <<regard du cobra>>: devant l'autre perçu comme surpuissant, l'être impuissant s'aperçoit terrifié que ça le regarde et que ce regard s'adresse inéluctablement à lui. Ce regard marque avant tout la rencontre de quelque chose de l'ordre de l'absolu: sa propre mort - toute-puissante - qui le regarde. L'irreprésentable de sa propre mort fait ainsi irruption devant le sujet avec une brutale vérité: <<éblouissante réalité de l'horreur>>. Ici, on ne peut s'empêcher d'évoquer à nouveau l'affirmation kierkegaardienne de l'angoisse comme instant où se rencontrent le présent et l'éternel. Plus tard, Lacan présentera l'angoisse comme une expérience <<d'affreuse certitude>> [24, séance du 19/12/62]; l'angoisse est <<ce qui ne trompe pas>>. Plusieurs conditions psychopathologiques relèvent précisément de ce mouvement d'aller à la rencontre de l'angoisse - et même de la terreur - pour y trouver l'assurance de l'existence <<vraie>> de sa vie psychique.

Dans la structure optique de la *Schreckhypnose*, le regard de l'être surpuissant vise avant tout l'être impuissant en tant que fonction - voire objet irremplaçable - de son propre désir absolu, ce qui implique l'anéantissement de l'autre en tant que sujet et l'affirmation de l'être surpuissant en tant que personne. Cette position est précisément celle du mythique père originaire dont parle Freud dans le chapitre sur l'identification de <<Psychologie des masses et analyse du moi>>, ce père de la horde primitive qui n'obéit à aucune loi et qui impose, par la force et sans contestation possible, la loi aveugle et absolue de son propre désir. Dans ce premier moment, devant le regard tout puissant de son partenaire, l'être *hilflosen* est confronté à sa propre incomplétude, vécue alors comme impuissance et détresse. C'est le langage qui s'y dissout au profit d'une diffusion dans l'image de l'autre. Le regard de l'être surpuissant semble fonctionner comme l'abîme, le gouffre qui appelle au saut, qui invite à se livrer à lui en pure perte, à jamais. Il y a là un appel muet à la confiance et à l'abandon complet, tel que le fait l'hypnotiseur.

La tonalité à la fois tendre et ferme de ce regard dans la [*Schreck*]*hypnose* joue un rôle qu'on pourrait à juste titre qualifier de *stratégique*. Elle tisse un voile qui masque le caractère foncièrement mortel de cette aliénation à l'autre.

Le fusionnel est alors en premier plan. Tout se passe comme si le regard de l'hypnotiseur se proposait comme l'objet idéal tout-puissant, garant d'un état de non-clivage qui est à la base de la situation fusionnelle que Freud appelle <<une formation de masse à deux>>. Il ne s'agit plus de la création d'un idéal mais de l'unification avec l'objet placé comme idéal. L'effroi qui s'y instaure tient de la perte du clivage qui pourrait permettre au sujet de se repérer et de se constituer une image de son propre corps. On gardera à l'esprit les expériences de déréalisation et de dépersonnalisation vécues dans ces moments critiques. Et l'on avancera - à titre spéculatif - que la <<panique>>, de Pan, est en rapport au danger de fusion dans le <<Grand Tout>> (terme utilisé par Freud en *Malaise dans la civilisation* pour définir sentiment océanique: <<il s'agirait d'un sentiment d'union indissoluble avec le grand Tout, et d'appartenance à l'universel.>>) [20, p. 6].

Dans l'article intitulé <<**L'effet de masse**>> [12], Pierre Fédida reprend la référence freudienne à la *Schreckhypnose* pour montrer le résultat d'abolition du langage causé par la présence - absolue - de l'autre en tant que personne. La personne de l'autre constitue l'image unifiante dans laquelle les pulsions partielles cherchent à se totaliser en un seul objet idéal. P. Fédida en vient ainsi à la définition suivante de l'hypnose: <<**état du moi autofasciné par sa totalité non-fragmentable**>> [12, p. 12]. Le moi, en tant qu'instance synthétique, est structurellement homogène au symptôme, la <<**formation de masse à deux**>> de l'hypnose n'étant que la présentation la plus radicale de cette tendance fondamentale du moi: <<**l'effet de masse, c'est le moi**>> [12, p. 6]. Dans cette perspective, l'expérience de la terreur est à la fois le facteur déterminant de la quête désespérée d'unité rassurante et, en même temps, le résultat effroyable de cette aliénation annihilante: <<**Nous nous sommes ici intéressé à l'hypnose pour la prendre dans sa configuration psycho-pathologique de symptôme. La fonction défensive que ce symptôme exerce contre la terreur en fait un effet [...]**>> [12, p. 15]. Cette même problématique est envisagée dans un autre texte [15] du point de vue de la condition de détresse impliquée en ce rapport, mettant en évidence le caractère défensif de cette aliénation: <<**complètement assujetti à l'objet, le moi semble garantir de la sorte de son auto-conservation**>> [15, p. 100].

Ainsi, l'aspect mortel de ce mystérieux état hypnotique tient non pas à ce que le sujet y est confronté à l'absence ou au manque mais, plutôt le contraire, à ce que l'être impuissant se livre au charme d'un regard qui promet de les combler de façon absolue. L'ambiguïté de ses transformations qui oscillent entre le terrible et le tendre, fait croire à sa toute-puissance en même temps qu'elle laisse espérer la bienveillance de sa souveraine pitié. Ainsi envisagée, l'hypnose d'effroi ne se pose pas en hypnose par la tendresse ni en hypnose par la terreur. L'effet de fascination se joue précisément dans les transformations qu'on appellerait <<caléidoscopiques>> de ce regard, porteur d'images tendres et terrifiantes.

Nous pouvons alors avancer l'idée, à la suite de Freud, que la terreur de l'être impuissant face à l'être surpuissant tient à ce que ce dernier le regarde comme étant l'objet de son désir absolu, menant ainsi à une fascination de caractère fusionnel qui entraîne à l'écrasement de tout repère de soi en tant que différence de l'autre et dispersion de l'image du corps propre. Il s'agit là d'une excitation absolue, sans référence au langage et qui implique la destruction du moi, en tant qu'imaginaire du corps. Ceci rejoint la position de P. Fédida sur la nature du traumatique:

<<Quant à nous, nous dirions que le *traumatique* est ce qui *corporellement* (état de sidération, d'hypnose) fait apparaître un *lieu psychique de destruction du langage*.>>
[13, p. 179]

Autrement dit, parce qu'elle est fascinante, chargée de désir insurmontable, l'image de cet autre spéculaire mortellement tout-puissant est aussi terrifiante. A cet égard, nous ne sommes pas loin de l'essentiel de l'effort de théorisation de la névrose d'angoisse (*Angstneurose*) des débuts de la recherche freudienne: désir sexuel qui ne retrouve pas de <<libido psychique>> - dans le sens d'impossibilité de création par le langage de formes psychiques aptes au fantasme et au rêve.

Dans <<**Analyse avec fin, analyse sans fin**>>, Freud parle d'un excès intrinsèque du corporel par rapport aux possibilités du psychique. De cette façon, un certain ordre de détresse est constitutif du psychique, foncièrement insuffisant pour accueillir tout le potentiel d'excitation du corps. Mais ce n'est pas pour autant que cette insuffisance doit forcément vécue être comme terrifiante. Tant que le langage réussit à réengendrer sans cesse des repères psychiques qui fonctionnent comme des limites, comme des bords, pour reprendre les termes de Lacan, l'appareil psychique pouvait continuer à fonctionner. La terreur ne naît donc pas de l'abîme, constitutionnellement toujours là, mais de la perte tout repère situant ses bords.

Lacan, lors de ses tout premiers écrits sur les effets de captation imaginaire dans les phénomènes visuels, pose l'enjeu principal du stade du miroir en termes d'assomption de l'image du corps-propre, noyau fondateur du moi, comme fondé sur la confirmation de la part de l'adulte que l'image de ce corps est bien l'image de son corps à lui, l'enfant. Cependant, il montre aussi sans cesse <<l'impasse que comporte toute intersubjectivité purement duelle, celle d'être sans recours contre un Autre absolu>> [23, p. 58].

Cet aspect est illustré par le séminaire sur l'angoisse, où Lacan montre que la détresse à laquelle le sujet a à faire face est fondamentalement celle de l'opacité du désir de l'Autre, et devant quoi le sujet est sans recours. Il donne l'exemple d'un individu qui porterait un masque sans savoir à quoi il ressemble, et qui ferait face précisément à une mante religieuse géante le regardant. Sachant que la mante religieuse a pour habitude de dévorer son partenaire lors des jeux amoureux, la détresse de l'individu tient au fait de ne pas savoir qui il est, quelle place il occupe par rapport au désir de la mante religieuse géante. Ceci représente pour Lacan le niveau de l'*Hilflosigkeit* au fondement de l'expérience d'angoisse.

Le rapport à la mort-propre: la paralysie et l'effroi pour la vie

A partir de ces réflexions, il est possible maintenant de mieux poser le problème de la terreur par rapport au masochisme primaire de la pulsion de mort, tel que le fait Freud en 1926, dans cette note d'<<**Inhibition, symptôme et angoisse**>>, où il revient sur l'insistante question de l'incompréhensibilité de la paralysie d'angoisse:

<<La revendication pulsionnelle, devant la satisfaction de laquelle le moi recule d'effroi, serait alors la revendication masochiste, la pulsion de destruction tournée vers la personne propre. Cet ajout explique peut-être le cas où la réaction d'angoisse prend une tournure démesurée et inappropriée, paralysante [lähmend].>> [19, p. 282. Souligné par nous.]

Ici apparaît en premier plan le fond terrifiant du regard hypnotique, non seulement menace exogène de mort - à la limite totalement étrangère - mais avant tout appel de la tendance autochtone à la mort-propre. Selon Freud, dans la situation terrifiante, l'individu se trouve confronté à la revendication masochiste de sa propre pulsion de mort. L'émergence chez soi de

cette tendance étrange-intime constitue le foyer d'instauration des effets si évidents d'inquiétante-étrangeté dans les états de terreur. Le regard de l'être surpuissant est fascinant dans la mesure où il sert de support à cette tendance à l'auto-anéantissement qui ne se donne à voir qu'en creux et vide: <<l'oeil du cauchemar>>.

Cependant, il faut noter que l'effroi joue ici un rôle du côté de la vie. Malgré ce paysage d'effondrement du langage et ce laisser-aller vers la mort, l'effroi constitue déjà une ébauche de travail de symbolisation. Cette perspective amène à poser autrement la distinction freudienne entre une angoisse-signal et une angoisse automatique. Cette dernière ne saurait en aucun cas être comprise comme un degré zéro de la symbolisation, comme pure décharge automatique d'une mystérieuse énergie dont l'allure métaphysique ne peut échapper à personne. L'effroi comporte déjà en germe la seule possibilité d'un travail d'élaboration. Comme le montre Kierkegaard, il n'y a pas chez l'homme de condition absolument innocente car même dans cette innocence il y a déjà l'intuition de quelque chose de l'ordre <<**d'une figure qui tente son possible**>> [22, p. 46].

Du point de vue de la paralysie, il semble que celle-ci comporte également la tentative d'installation des conditions minimales pour qu'un appareil psychique puisse exister. Dans <<**L'interprétation des rêves**>>, Freud explique que la paralysie du sommeil est précisément ce qui rend possible la mise en place du rêve. Elle se situe résolument du côté du <<gardien>> de l'espace onirique. Dans ce sens la paralysie représente déjà une condition pour que quelque chose de l'ordre du figurable puisse être engendré. La paralysie, et ici on pense plutôt aux états catatoniques qu'à la paralysie hystérique, peut représenter un dernier rempart d'affirmation d'une limite de soi, d'un appareil psychique écrasé par la présence trop implacable, surpuissante, d'un autre absolu qui dissout toute frontière. Dans cette perspective, terreur et paralysie remplissent la même fonction d'ébauches d'auto-symbolisation dressées pour faire face à une fascination mortifère.

Sur le plan clinique, cette perspective fait ressortir qu'en aucun cas le travail psychanalytique ne doit viser principalement l'extinction de l'angoisse, fût-elle aussi déchaînée que dans l'effroi. Dans la situation analytique, il s'agit avant tout pour l'analyste de retrouver dans sa fonction de silence - ce qui n'implique pas forcément le silence de sa bouche - l'activité métaphorique (fût-elle délirante) capable de réengendrer le travail de langage déjà existant en germe dans l'effroi lui-même. Nous venons de voir le rôle psychopathologique de la diffusion de tout repère du corps-propre dans la fusion fascinante, dans cet excès de l'image de l'autre

surpuissant. Dans ces conditions, la fonction analytique devant la terreur du patient est de rendre disponible l'image la moins anthropomorphe qui soit - et peut-être même la moins substantive - pour pouvoir constituer un plan de support figuratif pour la remise en oeuvre du travail d'élaboration psychique (*psychische Verarbeitung*) par et dans le langage. Toute <<anthropomorphisation>> dans l'intervention de l'analyste risque de susciter chez le patient l'inquiétant engendrement de la **personne** de l'être surpuissant.

Freud a toujours insisté sur la caractère muet de la pulsion de mort. Elle ne saurait être assimilée aux aspects les plus expressifs des manifestations d'angoisse. S'il est vrai que la *Schreck* est l'affect du traumatique, il n'en reste pas moins que nous devons nous garder d'assimiler trop hâtivement cet effroi, en tant que tel, à une manifestation directe de la pulsion de mort. Au contraire, l'effroi est effroi pour la vie et en ce sens, il tient en sa souffrance d'avoir frôlé l'innommable, la potentialité d'une oeuvre de langage. Celle-ci ratera nécessairement la saisie du Néant fondamental de cette expérience, mais en constituera néanmoins les bords pouvant le circonscrire et lui assigner un lieu.

L'hypnose d'effroi comme forme mythique pour penser la détresse

L'hypnose d'effroi introduit au-delà de la simple référence aux facteurs d'économie libidinale de la situation traumatique, la dimension du regard de l'autre, surpuissant, écrasant, paralysant. La détresse se constitue alors dans ces moments d'arrêt de l'appareil psychique, de mise hors-jeu du pare-excitations, d'effondrement du langage dans son constant travail d'engendrement de nouveaux lieux pour du psychique.

Dans ces situations de débordement incontrôlable et de excitation terrifiante, l'hypnose peut représenter un modèle pour penser ces moments où l'appareil psychique devient totalement insuffisant. L'hypnose d'effroi dispose alors de la capacité mythique, <<légendaire>>, d'articulation de la fascination fusionnel et mortelle avec l'effroi et la paralysie, tentatives désespérées de création d'un espace de rêve, foyer d'engendrement d'une limite interne.

* BIBLIOGRAPHIE

- [1] Barrois C., *Les névroses traumatiques*, Paris, DUNOD, 1988.
- [2] Binswanger L., *Le cas Suzanne Urban - étude sur la schizophrénie* [trad. J. Verdeaux], Brionne, Gérard Monfort, 1988.
- [3] Binswanger L., <<Le rêve et l'existence>>, in *Introduction à l'analyse existentielle* [trad. R. Lewinter], Paris, Les Éditions de Minuit, 1971.
- [4] Bourguignon A., Cotet P., Laplanche J. et Robert F., *Traduire Freud*, Paris, PUF, 1989.
- [5] Boutonier J., *L'angoisse*, Paris, PUF, 1945.
- [6] Cahn R. <<Le procès du cadre ou la passion de Ferenczi>>, *Revue Française de Psychanalyse*, Paris, PUF, tome XLVII, sep-oct, 1983, pp. 1107-1133.
- [7] Caillois R., <<La mante religieuse - De la biologie à la psychanalyse>>, in *Minotaure*, Paris, Éd. Albert Skira, n° 5, 1934, pp. 23-26.
- [8] Caillois R., <<Mimétisme et psychasthénie légendaire>>, in *Minotaure*, Paris, Éd. Albert Skira, n° 7, 1935, pp. 5-10.
- [9] Chertok L., <<L'hypnose animale>>, in A. Brion et H. Ey, *Psychiatrie animale*, Paris, Desclée-Brouwer, 1964, pp. 446-467.
- [10] Costa-Pereira M., <<La panique et la négativité: contribution à une approche psychanalytique des états de détresse>>, *Psychanalyse à l'Université*, 1992, 17, 67, pp. 115-140.
- [11] Czermak J. N., <<Beobachtungen und Versuche über "hypnotische" Zustände bei Tieren>>, in *Pflüg. Arch. ges. Physiol.*, 1873, 7, 107-121. (Cité par Chertok)
- [12] Fédida P., <<L'effet de masse>>, *Furor*, 1983, n° 10, pp. 3-15.
- [13] Fédida P., <<Restes diurnes, restes de vie. L'événement du reste>>, in J. Guyotat et P. Fédida, *Événement et psychopathologie*, Lion-Villeurbaine, Simep, 1985, pp. 168-181.
- [14] Fédida P., <<Théorie des lieux>>, in *Psychanalyse à l'Université*, 1989, 14, 53, p. 3-15 et 14, 56, p. 3-18.
- [15] Fédida P., <<Hypnose, transfert et suggestion. Contribution à une métapsychologie du transfert et du contre-transfert>>, in *Crise et contre-transfert*, Paris, PUF, 1992, pp. 67-109.
- [16] Ferenczi S., <<Le dressage d'un animal sauvage>>, in *Oeuvres complètes*, Paris, Payot, 1970, v. II, pp. 27-31.
- [17] Freud S., <<L'angoisse>> [trad. S. Jankélévitch], in *Introduction à la psychanalyse*, Paris,

Payot, 1987, pp. 370-388.

[18] Freud S., <<Psychologie des masses et analyse du moi>>, in *Oeuvres complètes*, tome XVI, Paris, PUF, 1991, pp. 1-84.

[19] Freud S., <<Inhibition, symptôme et angoisse>>, in *Oeuvres complètes*, tome XVII, Paris, PUF, 1992, pp. 203-286.

[20] Freud S., *Malaise dans la civilisation* [trad. Ch. et J. Odier], Paris, PUF, 1971.

[21] Heidegger M., *Qu'est-ce que la métaphysique?* [trad. H. Corbin], Poitiers, Nathan, 1991.

[22] Kierkegaard S., *Le concept de l'angoisse* [trad. K. Ferlov et Jean-J. Gateau], Paris, Gallimard, 1935

[23] Lacan J., <<Le séminaire sur "la lettre volée">>, in *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, pp. 11-61.

[24] Lacan J., séminaire sur <<*L'angoisse*>>, inédit.

[25] Laplanche J. et Pontalis J.-B., *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1967.

[26] Laplanche J., *L'angoisse*, Paris, PUF, 1981 (2e éd.).

[27] MacFarland D., *Dictionnaire du comportement animal*, Paris, Robert Lafont, 1990, pp. 483-489.

- *Mário Eduardo Costa Pereira* est psychiatre, enseignant au Département de Psychiatrie de l'Université de Campinas (Brésil). Boursier de la CAPES (organisme du gouvernement brésilien); il réalise à Paris sa thèse de doctorat au Laboratoire de Psychopathologie Fondamentale, sous la direction du Pr. Pierre Fédida, sur le thème: <<l'étude métapsychologique de la détresse: contribution à la psychopathologie de la panique>>.

La question de l'hypnose d'effroi

RÉSUMÉ

Dans <<Psychologie des masses et analyse du moi>>, Freud présente l'hypnose comme une forme particulière d'état amoureux à partir de laquelle pourrait s'éclaircir l'implication libidinale de la foule. Cependant, dans ce même texte, Freud fait remarquer que l'hypnose comporte aussi des aspects qui ne relèvent pas de l'amour, constituant sa dimension <<mystique>> et <<incomprise>>. Le premier est <<la paralysie provenant du rapport d'un être surpuissant à un être impuissant, en détresse [*hilflosen*]>> et qui fait transition avec <<l'hypnose d'effroi des animaux>>. De cette façon, l'<<hypnose d'effroi>> prend la consistance d'une vraie question d'ordre métapsychologique car là où la fascination hypnotique devrait être une forme d'amour, elle surgit en rapport à la terreur et à la détresse face à l'être surpuissant. Ici s'arrête le commentaire de Freud.

Le présent article, pièce d'une étude plus vaste sur la notion de détresse [*Hilflosigkeit*] dans l'oeuvre de Freud, cherche à situer en quoi l'hypnose d'effroi peut éclairer cette question. Après avoir exposé les principaux points de vue sur l'hypnose d'effroi en vogue à l'époque de Freud, sont discutées les idées sur le rapport entre terreur et fascination telles qu'elles apparaissent dans l'oeuvre de Freud, Ferenczi et Lacan. Ces trois auteurs montrent comment ce rapport s'organise autour du regard fascinant de l'être surpuissant et terrifiant.

Finalement, la paralysie de l'hypnose d'effroi est discutée à partir de la formulation de Pierre Fédida qui conçoit la terreur comme écrasement du site du langage à cause de la présence absolue de l'autre en tant que personne.

MOTS CLÉS - hypnose d'effroi, hypnose, détresse, terreur, panique, fascination.